

Riche amer

Portrait. Joseph Boulad, 60 ans, cultive le spleen des beaux jours d'Alexandrie.

Le regard fuyant, Joseph « Jo » Boulad s'évade vers un ailleurs enfoui dans sa mémoire. Seuls quelques survivants en partagent le délicieux secret. Joseph Boulad et les « anciens d'Alexandrie » sont, avec les immeubles délabrés du XIX^e siècle, les derniers vestiges du cosmopolitisme alexandrin sacrifié sur l'autel du nationalisme nassérien.

Enfoncé dans une chaise en osier du café Pastroudis, le sexagénaire sirote une limonade. A mesure qu'il brasse les images du passé, les cigares se consomment. Son physique trapu et la précision de son récit forcent l'écoute : « A l'époque, le café était tenu par un Grec. On pouvait boire de l'alcool en terrasse. Maintenant, il faut aller à l'intérieur. » Jo Boulad confesse volontiers qu'il est atteint de « nostalgie ». Douleur immuable qui a sanglé son cœur il y a de cela cinquante ans. « Le cosmopolitisme est mort. Vous ne le trouverez plus que dans les cimetières : orthodoxe, catholique, copte, juif, protestant... Ces gens-là ont fait Alexandrie et il n'en reste rien. »

Une terre d'opportunités

L'amertume de Jo Boulad n'a d'égal que l'image d'Epinal colorant ses souvenirs. L'image d'un monde à part, trié sur le volet : « Sauf certains pachas, il n'y avait que des étrangers à Alexandrie. Un policier anglais faisait le tri à l'entrée de la ville. Il régnait une tolérance parfaite. » La lignée des Boulad quitte la Syrie en 1860, alors que sévit le massacre des chrétiens par les druzes. L'Egypte était une terre d'opportunités et les étrangers n'y payaient pas d'impôts. La famille cueille les fruits du capitalisme sauvage ambiant : « Mon père possédait un bureau d'import-export, des usines de tissage, d'emballage de thé et une papeterie. »

Le petit Joseph suit sa scolarité aux pensionnats Notre-Dame-de-Sion et Mère-de-Dieu, puis au collège français Saint-Marc.

Il n'apprend l'arabe que vers sept ans. Le français est à ce moment-là la langue commune des Grecs, Italiens, Arméniens... « On écoutait Maurice Chevalier et Mistinguett. » Jo Boulad est polyglotte, comme la plupart des gens d'alors. « Il y avait un parlé et une allure alexandrins. Les artistes venaient tester leur public ici dans les théâtres italiens. Les cinémas diffusaient en quatre langues. »

« Au Yacht club, on faisait des moonlight parties. »

Les nantis mènent la belle vie. Les lieux de rencontre sont nombreux : « La pâtisserie Athineos, le club Santa Lucia... Au Sporting club, on pratiquait le golf, le tennis et le bridge. Au Yacht club, on faisait des moonlight parties. Chaque membre avait son bateau amarré au port. On dansait toute la soirée. » A l'époque, les Boulad ont une villa à une trentaine de kilomètres de la ville, en plein désert. Le terrain s'étend sur 22 000 km² avec chevaux, piscine, court de tennis. Une sorte de ploutocratie régissait la vie sociale. Les Egyptiens sont, en majorité, exclus de ce pouvoir : « Nous n'entretenions pas de rapports avec eux, confirme-t-il. Il y avait même un bordel européen et un bordel arabe. »

Les trains de vie cristallisent des identités : « Je suis Alexandrin avant tout, citoyen d'une ville-Etat. Je n'ai pas de rapport avec l'Égypte. D'ailleurs, on a toujours parlé d'Alexandria ad Egyptum⁽¹⁾. Je me sens appartenir à l'Alexandrie d'il y a cent ans. »

Ne pas quitter son pays

Car la grâce n'a pas été éternelle. « Il ne reste plus rien de cette société. Une centaine de familles tout au plus. » Jo Boulad est



NOSTALGIE. Joseph Boulad se remémore son enfance dorée à Alexandrie dans les années 1950. ANTONIN SABOT



SOUVENIRS. Un cimetière copte orthodoxe à Alexandrie, mémoire silencieuse du cosmopolitisme. ANTONIN SABOT

encore enfant lorsqu'éclate la Révolution socialiste de 1952. Il se souvient du départ brutal de beaucoup de ses camarades de classe. Et aussi de l'égyptianisation forcée : « La plupart des cours n'étaient plus dispensés qu'en arabe. En histoire, ce n'était plus nos ancêtres les gaulois, mais nos ancêtres les pharaons. » Les Boulad perdent leurs quatre voitures et leurs huit domestiques. Pour la seule fois de sa vie, Joseph voit son père pleurer. « Nous avons été séquestrés. La police a débarqué chez nous à deux heures du matin. On a été exclu des clubs pour ne pas répandre une parole antinationaliste. Nos biens ont été saisis par l'Etat. J'ai intenté des procès pour les récupérer. »

Jo Boulad décide de ne pas quitter son pays. « Mektoub » (c'est le destin, ndlr), opine-t-il. A la mort de son père, il reprend l'imprimerie familiale : « J'ai vite arrêté. Les ouvriers égyptiens me fatiguaient. Ils veulent beaucoup d'argent sans travailler [sic]. »

Aujourd'hui, Jo Boulad voyage souvent, s'occupe de transactions immobilières, collabore à l'occasion à la Bibliotheca. Mais l'amertume ne le quittera plus. L'esprit alexandrin qu'il chérissait tant est mort et il fustige ce qu'il croit être les nouvelles plaies du pays : la surpopulation et l'islamisme.

M. N'D. ET J.P

(1) Alexandrie, près de l'Égypte.